

La rencontre

Guénaël Revel

Numéro 81, printemps 1999

Passages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13590ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Revel, G. (1999). La rencontre. *Moebius*, (81), 129–132.

GUÉNAËL REVEL

La rencontre

Il était assis sur un banc derrière la nef du Sacré-Cœur. Il avait l'air jeune, une vingtaine d'années tout au plus. Son visage carré et ses épaules solides lui donnaient la silhouette d'un boxeur dans le coin d'un ring, attendant le signal du gong pour bondir. Son maillot blanc était maculé de peinture et son pantalon de toile, autrefois bleu, était parsemé de virgules multicolores, tel un chiffon sur lequel on a essuyé un pinceau. Posé près de lui, un carnet à croquis attendait les caresses du fusain. D'aspect miséreux, il n'était pourtant pas là pour tendre la main et ne semblait, de toute façon, rien attendre de la gratitude du passant. Pensif, le regard sombre sur les pavés, quelque chose le tracassait, quelque chose que je ne sus définir sur le moment, mais qui m'intrigua et me poussa à l'aborder. Aujourd'hui, je puis dire que c'est ce regard, à la fois jeune et marqué, marqué par le temps et les épreuves, qui incita mon geste. En m'asseyant près de lui, je lui demandai stupidement s'il était artiste peintre. Ses yeux noirs grimèrent jusqu'aux miens, progressivement, comme pour analyser le trois-pièces de lin que je portais alors, puis retombèrent sur la chaussée. Ce mouvement lent et silencieux ne fut rompu que par la voix stridente d'un vitrier qui passait devant nous, en criant ses services. Mon voisin soupira alors trois mots dans une langue étrangère que je ne compris pas et, se tournant vers moi, se présenta aimablement. Évidemment artiste peintre, il était originaire d'Espagne et avait traversé les Pyrénées peu de temps auparavant, afin de tenter sa chance à Paris. Il avait envie de parler et je lui en donnais l'occasion. Il logeait sur la Butte avec une amie, dans une bâtisse délabrée de la rue Ravignan. Il m'expliqua avec

son accent drôle et ardu, où les consonnes s'épanouissent, qu'il venait de se disputer avec sa compagne: elle avait refusé de prêter ses courbes à son pinceau, pour la nuit à venir. Il ne peindrait donc pas à la lumière lunaire et plutôt que de ruminer cette querelle, il avait décidé de passer cette nuit dehors.

La lune congédiait le soleil. Comme j'imaginai ce gamin presque en loques, traînant dans les rues obscures l'estomac vide, je lui proposai, après m'être présenté, de dîner en ma compagnie, afin de parler de son métier et d'échanger nos idées. D'abord froissé, il me rétorqua qu'il n'avait pas besoin de ma charité. Pourtant, je le convainquis d'accepter en lui avouant que ma démarche n'était nullement caritative mais intéressée, puisque seule ma profession de médecin, passionné d'art et chineur, profiterait de cet échange. Nous convînmes d'un rendez-vous en fin de soirée dans un restaurant du village et il m'abandonna sur le banc.

Je grignotais déjà lorsque «le petit Goya» débarqua dans la salle à manger, avec trois tableaux sous le bras. Chacun était emballé dans les feuilles d'un journal, celui que monsieur Jean Jaurès avait créé quelques semaines plus tôt: *L'Humanité*. Le petit avait même pris la peine de se changer et un bleu de chauffe délavé mais propre avait remplacé les guenilles de l'après-midi. Avant de s'asseoir, il s'excusa pour le retard et le justifia en déballant les trois huiles qu'il était allé récupérer chez un ami du boulevard Voltaire. Pendant qu'il commandait son repas, j'examinai ses travaux. L'un d'eux, dans des tons sombres, froids et violents, me toucha particulièrement, car il reflétait la misère et l'abandon, patents chez le gamin. Le sujet lui-même n'était pas plus heureux puisqu'il représentait un aveugle, mais la monochromie bleutée, mariée à une inflexion symboliste, lui apportait quelque chose de chaleureux. Les deux autres toiles rejoignaient la première dans la composition, pourtant plus maniériste, mais les couleurs, tout en conservant la tristesse, étaient plus pâles, plus claires et fleuries. La sentimentalité s'était accentuée. Le thème également, les gens du spectacle des rues, témoignait de plus de gaieté et de fraîcheur. J'ai le sou-

venir embrumé d'une toile représentant des bateleurs. Le jeune artiste me précisa qu'il avait peint la première toile au cours de son premier voyage dans la capitale, deux ou trois ans plus tôt. Les deux autres étaient récentes. Je n'avais pas la prétention d'être un expert brillant, au mieux un amateur d'art zélé, mais en admirant ces échantillons d'une œuvre naissante, j'eus le sentiment d'une créativité féconde et d'un talent certain. Ces toiles, comme leur créateur pourtant jeune, respiraient déjà une maturité particulière; et si je revois un garçon plus avare que prolix en paroles, je garde aussi l'image d'une précoce personnalité. Sans doute méfiant, il ne parla pas beaucoup. Cependant, aux amarres larguées d'un sujet qui le touchait – comme la peinture –, il pouvait mener le navire de la conversation sans escale.

Le soleil effaçait déjà les étoiles lorsqu'il fallut nous quitter. Qu'avions-nous appris l'un de l'autre? Peu de choses sans doute... Je serais pour lui l'étranger autochtone qui avait convié un étranger pour le couvert heureux d'un soir, et il serait pour moi la rencontre fortuite d'une soirée d'été, l'occasion sommaire, pour le bourgeois que j'étais, de m'évader dans l'univers secret et idéaliste des artistes.

Aussi, je lui demandai s'il voulait bien me vendre son «aveugle», comme je l'avais intitulée, puisque la toile ne portait pas de titre. Il ne savait pas quel prix elle pouvait valoir et je lui en offris donc 200 francs, de l'époque. Je crus percevoir une hésitation que j'interprétei alors comme une vexation de sa part et je surenchéris aussitôt pour 300 francs. Il me répondit que ce n'était pas le prix qui le troublait, mais la soudaine proposition à laquelle il ne s'était pas préparé. Finalement, il accepta en me tendant la toile azurée. Je l'invitai une dernière fois à prendre un verre d'absinthe malgré l'heure, mais il était fatigué et désirait dormir un peu, afin de pouvoir peindre vers midi, quand le soleil est au zénith.

Pour mon discours de réception à l'Académie des beaux-arts, il y a dix ans, je contai cette histoire à mes pairs, en leur dévoilant que jamais je n'aurais pu être parmi eux sans elle. Sans cette histoire qui était celle de

mon grand-père, à qui, par la même occasion, je dédiais ma nomination. En effet, je devais ma passion pour l'art et ma carrière d'historien de l'art à cette anecdote: l'histoire du tableau de mon grand-père. Cette histoire que ce dernier me racontait lorsque, enfant, chaque week-end à la sortie de l'internat, je passais admirer la toile bleue, accrochée dans son salon. Je m'asseyais sur le tapis, face à l'étrange regard de «l'aveugle», la tête posée sur les genoux de mon grand-père qui m'emmenait de sa voix nostalgique à l'orée de ce siècle, sur la butte Montmartre. Malgré ce refrain hebdomadaire, je ne fus jamais lassé. Mon grand-père gagna trop tôt le royaume de la sérénité et dans son testament, il tint à ce que son tableau me soit remis à ma majorité.

Aujourd'hui, par son histoire, par sa valeur affective et, accessoirement, par sa valeur marchande, *L'aveugle* tient une place particulière dans ma modeste collection... C'est un Picasso. De la période bleue.